LE PIANO
DE BERTHE

COMÉDIE EN UN ACTE

MÊLÉE DE CHANT

PAR

THÉOD. BARRIÈRE ET J. LORIN

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867

PERSONNAGES

FRANTZ . . . . M. Bressant.
BERTHE DE BEAUMONT. . . . . Mmes Rose Chéri.
JULIE, sa femme de chambre. . . . . Chéri-Lesueur.
UN DOMESTIQUE. . . . .

A Paris, chez madame de Beaumont.

LE PIANO DE BERTHE

Un boudoir. — Porte principale au fond, au milieu, ouvrant sur une antichambre. Portes d'intérieur au fond, de chaque côté de la porte principale. La porte de gauche ouvre sur un cabinet dont la croisée, qui est en vue, donne sur la rue. — A gauche, au premier plan, une table-bureau ; à droite, une cheminée avec feu. Sur la cheminée, pendules, candelabres et une coupe d'agate, dans laquelle on dépose des bijoux. Devant la cheminée, une causeuse, et auprès, vers le milieu du boudoir, un guéridon. — A gauche, un peu en avant de la table, un piano isolé. Au-dessus de la table, un portrait d'homme. — Au fond, entre la porte principale et les portes de côté, consoles chargées de petits marbres, statuettes, médaillons, porcelaines, etc.

SCENE I.

JULIE, BERTHE.

(*Julie finit d'allumer les bougies sur la cheminée.*)

JULIE.

Madame ne veut pas que je lui attache son bracelet?

BERTHE, *au milieu du théâtre.*

Non, c'est inutile. Je l'ai attaché moi-même.

JULIE.

Très-bien, madame.

BERTHE.

Julie!

JULIE.

Madame?

BERTHE.

Quelle heure est-il?

JULIE, *regardant la pendule.*

La pendule du salon dit qu'il est huit heures, et celle de la chambre à coucher vient de sonner huit heures et demie.

BERTHE.

Julie!

JULIE.

Madame?

BERTHE.

Quel temps fait-il?

JULIE.

Le baromètre de l'antichambre dit qu'il fait beau et il pleut.

SCÈNE I.

BERTHE.

Julie !

JULIE.

Madame?

BERTHE.

Combien y a-t-il de temps que je suis veuve?

JULIE, *venant près de Berthe**.

Mes souvenirs me disent quinze mois, et les regrets de madame, quinze ans.

BERTHE, *allant près de la cheminée.*

Vous êtes une sotte!

JULIE, *regardant les gravures d'un Keepsake.*

Je ne savais pas, madame. (*Un silence.*)

BERTHE.

Julie! comment trouves-tu mon tuteur, monsieur de Nerville?

JULIE.

Le prétendu de madame!...

BERTHE, *vivement.*

Mon tuteur!... monsieur de Nerville?

JULIE, *regardant le portrait.*

Il a trop de faux-col et pas assez de moustaches... Il n'a pas l'air artiste du tout.

BERTHE.

Ah! oui... Tu aimes les artistes, toi?

JULIE.

Oui, madame, parce qu'ils sont amusants, pas fiers...

BERTHE.

Et mal élevés... (*Elle s'assied sur la causeuse.*)

JULIE.

Ah! par exemple! mal élevés!... Quand j'étais en service chez monsieur Coignet, ils m'embrassaient tous... J'ai été chez des peintres, chez des sculpteurs, chez des musiciens, et j'étais bien heureuse... Mal nourrie, mais bien heureuse; et si vous le vouliez, madame, vous seriez mal... Non!... (*se reprenant*) bien heureuse aussi...

BERTHE, *riant.*

Je sais que tu as parié que je ne serais pas la femme de monsieur de Nerville.

JULIE.

Faites-moi gagner, madame, en épousant un artiste.

* Julie, Berthe.

BERTHE.

Voyons, Julie.

JULIE.

Epousez-en un seulement...

BERTHE.

Tu m'ennuies... Si tu veux parler, parle de monsieur de Nerville.

JULIE.

Je le veux bien, madame. (*Après avoir cherché un instant ce qu'elle va dire.*) Est-ce vrai, madame, que monsieur de Nerville couche avec des gants?

BERTHE.

Quelles sottes questions me fais-tu là?

JULIE.

C'est son groom qui me l'a dit... C'est drôle, n'est-ce pas, madame? Moi je n'aimerais pas ça.

BERTHE.

Taisez-vous!... A quelle heure monsieur de Nerville doit-il venir me prendre pour ce concert?

JULIE.

A neuf heures. (*Reprenant son idée.*) Tenez, madame, voulez-vous que je vous dise? Eh bien! parole, vous êtes plus artiste que vous ne croyez.

BERTHE.

Bavarde, va!

JULIE.

Et la preuve, c'est que vous regrettez toujours ces trois mois passés en Bretagne, il y a cinq ans, avant votre mariage.

BERTHE, *se levant et descendant en scène.*

Oui, c'est vrai... je regrette la Bretagne.

JULIE*.

C'est-à-dire le calme, la solitude.

BERTHE.

Et quelque chose encore...

JULIE.

Quoi donc, madame?

BERTHE.

Mon sauveur.

JULIE.

Hein!

* Berthe, Julie.

BERTHE.

Le jeune pâtre des montagnes de Cornouailles, qui avait une voix si douce !

JULIE.

Tiens! tiens! tiens! mais je ne savais rien de tout ça !

BERTHE.

Un soir que je revenais d'une fête des environs, où j'étais allée en costume du pays, je m'égarai dans la montagne ; mes rêveries m'avaient entraînée bien loin. La nuit venait, et avec elle le cortége des terreurs.. (*souriant*) et des loups peut-être... Depuis deux heures je cherchais en vain ma route, l'écho répondait seul à mes cris de détresse, quand cette voix douce et pure est venue me guider ; aussi je n'oublierai jamais la chanson du pauvre gardeur de chèvres... (*Elle chante.*)

AIR *nouveau de Couder.*

Pierre, mon ami Pierre
Bien loin s'en est allé,
Pour un bouquet de rose
Que lui ai refusé...

JULIE.

Tiens ! c'est gentil !

BERTHE.

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier,
Et que mon ami Pierre
Fût encore à m'aimer.

JULIE.

On dirait une chanson de chez nous.

BERTHE, *soupirant.*

Il y avait vingt couplets comme ça... Il chantait, et je suivais sa chanson. J'ai revu deux fois mon jeune pâtre, dans la montagne, le soir, à la clarté des étoiles... J'ai visité la petite cabane où il m'avait recueillie, et où je m'étais endormie, bercée par ses refrains, qui redisaient sans cesse le nom d'une jeune fille, sa fiancée, sans doute.

JULIE.

Ah ! vous aviez une rivale ?

BERTHE.

Une rivale !... Est-ce que j'aimais cet enfant des nuages ?... le crois-tu donc ?

JULIE.

Oui, madame.



BERTHE, *riant.*

Eh bien! moi aussi... Oui, cette sauvage indifférence me plaisait... Il semblait ne pas me voir, no pas même se douter que je fusse là... Je le priais de chanter, et il chantait, voilà tout. Une fois, il m'a rencontrée loin de sa cabane, et il ne m'a pas reconnue. Je lui en ai voulu... J'avais tort... ce jour-là je n'étais plus Bretonne... (*Soupirant.*) Ah! je crois que j'ai regretté un instant de n'être pas une pauvre fille de Cornouailles; mais j'ai bien vite rougi de mon égarement.

JULIE.

Et vous vous êtes dépêchée de devenir madame de Beaumont.

BERTHE.

Ai-je eu tort?

JULIE.

Non, puisque vous avez été veuve presque tout de suite.

BERTHE.

Ah! Julie...

JULIE.

Mais, au fait, si vous retourniez en Bretagne, maintenant?

BERTHE.

Enfant! (*Regardant la pendule.*) C'est extraordinaire; M. de Nerville n'arrive pas... Il avait, je crois, un pari engagé avec M. de Sareuil pour la petite course de la porte Maillot, et il devait courir lui-même.

JULIE.

Eh bien, madame, c'est qu'il court encore... ou plutôt... Ah! s'il pouvait s'être cassé le cou!

BERTHE.

Julie, sortez!

JULIE.

Madame, pardonnez-moi.

BERTHE.

Allez-vous-en, et dès que vous apercevrez la voiture de M. de Nerville, vous monterez prévenir ma tante; elle doit nous accompagner... Allez!

JULIE.

Oui, madame. (*A part, sortant.*) C'est égal, il s'est peut-être cassé le cou. (*Elle sort par le fond.*)

SCENE II.

BERTHE, *seule.*

Cette sotte m'a fait une peur! (*Se mirant dans un miroir à main, qui est sur le guéridon.*) Ah! ces diamants sont horrible-

ment montés... Je frémis encore quand j'y pense... (*Repoussant une grappe de cheveux.*) Allons donc! heureusement il n'y a pas de danger!... M. de Nerville est si bon cavalier!... Qu'il est bien à cheval!... je crois qu'il est mieux qu'à pied... Ah! grand Dieu! si j'épousais un artiste, que dirait ma tante la chanoinesse?... et mon oncle, monsieur le marquis?... Comme je suis pâle! j'ai l'air d'un clair de lune, d'une légende bretonne. (*Fredonnant.*)

> **Je voudrais que la rose**
> **Fût encore au rosier.**

Oh! mais c'est ridicule, cela... cette sotte chanson me donne toujours envie de pleurer... Pensons à autre chose... à quelque chose de gai, à M. de Nerville, par exemple. (*Regardant le portrait.*) Il aurait bien dû se faire peindre sur son cheval... Il est très-beau, son cheval. (*Bâillant.*) Décidément, je m'ennuie à périr... Que faire en attendant le retardataire?... des broderies nouvelles? ah! ma foi, non! (*Regardant son piano.*) Ah! ces notes, que je tiens au secret depuis si longtemps, doivent avoir bien des choses à me dire. (*S'asseyant au piano.*) Allons, sœurs blanches et noires, me parlerez-vous de Liszt ou de Thalberg, de Weber ou de Mozart?... (*Rencontrant un morceau de musique.*) Qu'est-ce que cela? Ah! les *Études du cœur*, par Frantz, ce compositeur dont je lisais hier encore les si tristes aventures. — Il a vingt-cinq ans, m'a-t-on dit — Si jeune! tant de talent! et avoir déjà tant souffert!... Je voudrais le connaître. (*Sur la ritournelle.*) Tout ce qu'il fait est d'une simplicité charmante! (*Chantant en s'accompagnant.*)

AIR *nouveau de Couder.*

> **Enfant rêveuse aux blondes tresses**
> **Dieu vous mit aux mains un trésor...**
> **Votre cœur est plein de tendresses**
> **Et votre bourse est pleine d'or...**
> **Votre rôle est, sur cette terre,**
> **Enfant, de donner tour à tour**
> **Vos aumônes à la misère**
> **Et vos tendresses à l'amour!**

SCENE III.

BERTHE, JULIE, *accourant.*

JULIE, *riant.**

Madame! madame! vous ne savez pas? Oh! c'est bien drôle, allez!

BERTHE.

Qu'y a-t-il?

* Julie, Berthe.

JULIE.

Comme je fermais la persienne du salon, j'ai aperçu un chapeau qui avait le nez et l'oreille en l'air... j'ai regardé sous le chapeau; il y avait un monsieur qui jurait!... il se démenait comme un diable dans un bénitier, et disait, en battant la mesure avec sa canne : Dolce !... espansivo donc! sacrebleu!...

BERTHE.

Hein?

JULIE.

J'ai éclaté de rire, mais il n'a pas bougé... il a continué comme ça : Pas le moindre sentiment musical! pas d'oreille pour deux liards!

BERTHE.

Il a dit cela?

JULIE.

Il en a dit bien d'autres!

BERTHE.

Quoi encore? Je veux le savoir.

JULIE.

Il disait : Quel est le brigand...

BERTHE.

L'insolent!... Ah! je n'ai pas d'oreille!... Ah! je n'ai pas le moindre sentiment musical!... Eh bien! après tout... je suis chez moi... (*se mettant au piano*) et je lui prouverai que j'ai le droit d'y faire ce qu'il me plaît.

JULIE.

Vous ferez bien, madame. (*Elle va à la fenêtre du cabinet.*)

BERTHE.

Tu vas voir... (*Jouant à tort et à travers.*)

Enfant rêveuse aux blondes tresses...

(*A Julie.*) Regarde s'il est encore dans la rue...

Dieu vous mit aux mains un trésor...

(*A Julie qui a entr'ouvert la fenêtre du cabinet de gauche.*) Eh bien

JULIE.

Il se promène comme une âme en peine...

BERTHE.

Il est furieux... c'est bien fait! (*Jouant avec colère.*

Votre cœur est plein de tendresses...

JULIE, *revenant.*

Il vient de briser sa canne.

BERTHE, *riant aux éclats, tout en jouant le plus mal possible.*

Ah! ah! ah! que c'est amusant! (*En ce moment quelque chose tombe dans le salon. Berthe s'arrête.*) Est-ce qu'il nous jette des pierres? (*Elle se lève.*)

JULIE, *qui a ramassé et développé le papier.*

Non, madame, c'est deux sous!

BERTHE.*

Deux sous!

UNE VOIX, *dans la rue.*

Ça ne les vaut pas.

BERTHE, *furieuse.*

Quelle impudence!... mais je ne céderai pas!... Julie, joue avec moi.

JULIE.

Mais, madame, je ne sais pas...

BERTHE.

Ça ne fait rien... dépêche-toi! (*Berthe et Julie font un charivari épouvantable. On sonne au dehors.***)

JULIE.

Ah! madame, on sonne!

BERTHE, *s'arrêtant.*

Ah! c'est M. de Nerville... c'est bien heureux... S'il n'avait pas été en retard, tout cela ne serait pas arrivé... c'est sa faute! (*A Julie.*) Eh bien! a-t-on ouvert?

JULIE.

Oui, madame, Justin est dans l'antichambre.

BERTHE.

C'est bien... monte chez ma tante. Tiens, passe par le petit escalier. (*Julie sort par la droite.*)

SCENE IV.

BERTHE, *seule, puis* UN DOMESTIQUE, *et aussitôt* FRANTZ.

BERTHE.

Conçoit-on qu'une femme soit exposée à de pareilles insultes de la part du premier venu, du premier manant qui passe sous ses croisées! Voilà ce que c'est que d'être veuve et de demeurer au premier... Aussi, c'est bien entendu!... je déménagerai et je me remarierai! Je veux me remarier bientôt et déménager tout de suite!... (*Se mirant dans la glace qui est au-dessus de la cheminée.*) Je suis pourpre!... Tout à l'heure, j'avais l'air d'un

* Julie, Berthe.

** Berthe, Julie.

clair de lune; à présent, j'ai l'air d'un coucher de soleil... (*Elle s'assoit devant la cheminée.*)

LE DOMESTIQUE, *annonçant du fond.*

Madame, c'est...

BERTHE, *vivement.*

Faites entrer... (*A part.*) Monsieur de Nerville, je vais vous bouder un peu, cela me donnera le temps de me remettre. (*Elle prend un livre sur la cheminée et l'ouvre au hasard. Le domestique introduit Frantz.*)

SCENE V.

BERTHE, FRANTZ.

FRANTZ *entre du fond en courant. Il s'oriente un instant, puis va droit au piano.*

Un piano!... c'est ici!...

BERTHE, *qui s'est retournée, avec un cri.**

Ah! un étranger!... Que demandez-vous, monsieur?

FRANTZ.

Pardon, madame... c'est bien vous, n'est-ce pas, qui touchiez du piano tout à l'heure?

BERTHE.

Ah! c'est donc vous, monsieur, qui disiez : *dolce, espansivo?*

FRANTZ.

Oui, madame... Vous jouiez les Études du cœur?

BERTHE.

Vous ajoutiez : pas le moindre sentiment musical!

FRANTZ.

1re Série. Étude 7?...

BERTHE.

Pas d'oreille...

FRANTZ.

La mélodie en *mi bemol?*

BERTHE, *lui rendant sa pièce de deux sous, que Julie a mise sur le guéridon.*

Vous avez laissé tomber votre argent, monsieur.

FRANTZ.

Excusez-moi, madame... mais un mouvement de vivacité... et puis, c'est qu'aussi franchement, il n'était pas possible de mieux fausser l'intention de l'auteur... C'était un contre-sens complet. On ne saurait être écorché plus vif. (*Berthe sonne. Frantz, continuant.*) Comment diable voyez-vous là-dedans

* Frantz, Berthe.

quelque chose de sautillant et de gai ? Comment pouvez-vous ?... Tenez, vous allez voir. (*Chantant.*)

> **Enfant rêveuse aux blondes tresse,**
> **Dieu vous mit aux mains un trésor...**

BERTHE, *à Julie qui vient d'entrer.*

Julie, éclairez monsieur. (*Elle le salue et entre à gauche.*)

SCÈNE VI.

FRANTZ, JULIE.

JULIE, *à part.*

Tiens ! c'est monsieur Espansivo !...

FRANTZ, *qui est resté interdit.*

Ah ! (*Remettant son chapeau.*) J'ai marché sur une duchesse !... Ma foi, tant pis ! ces grandes dames se croient tout permis !... même de jouer faux ! Ce ton ! (*L'imitant.*) Julie, éclairez monsieur.

JULIE, *qui est près de la porte, un flambeau à la main.*

Je vous attends pour ça, monsieur.

FRANTZ.

Tu m'ennuies, toi... Il fallait peut-être lui dire qu'elle jouait comme un ange. Me mettre à la porte avec ce sans-façon !... moi !... Ah ! au fait, je ne lui ai pas dit mon nom... C'est égal, je suis furieux ! Car enfin, si elle était restée, j'aurais pu m'excuser... et si elle revenait, je saurais bien... Ah ! mais au fait !... Oui, c'est une idée ! (*Allant au piano et l'essayant.*) Ah ! quelle épinette ! do, ré, mi, fa... (*A Julie.*) Eclaire-moi.

JULIE*.

Mais, monsieur...

FRANTZ.

On t'a dit de m'éclairer, n'est-ce pas ? eh bien, éclaire-moi et donne-moi la clef.

JULIE, *lui donnant la clef qu'elle prend sur la table à gauche.*

Que voulez-vous donc faire ?

FRANTZ.

Je veux accorder le piano, parbleu ! Ca contrariera peut-être la maîtresse ; mais, ma foi, tant pis ! (*Il enlève la planchette du piano, la donne à tenir à Julie, qui est déjà embarrassée de la lumière.*)

JULIE, *riant, à part.*

Quel original !

* Julie, Frantz.

FRANTZ, *accordant le piano.*

Do do, mi mi. Le maître de Duprez, Choron, do do, mi mi... bousculait sur les quais... fa fa... un joueur d'orgue qui dénaturait le mouvement d'un de ses motifs... fa fa fa, ré... et tournait lui-même la manivelle... do mi fa ré... pour ne point s'entendre écorcher. Eh bien! si si, sol sol... comme je passe tous les soirs dans la cité d'Antin, si si, do... j'accorde le piano pour moi...

JULIE, *à part.*

C'est un artiste!... ou un facteur de piano en tournée de placement.

FRANTZ.

Il n'est pas encore aussi mauvais qu'il en a l'air... (*Il fait deux ou trois accords très-bruyants et prête l'oreille. A part.*) Elle ne vient pas... (*Se levant.*) Allons! il faut y renoncer... (*Il referme le piano. — Haut.*) Voilà qui est fait. Adieu, ma fille! Tu diras à ta maîtresse que c'est une bégueule.

JULIE.

Par exemple!

FRANTZ.

Non, au fait... ça ne serait peut-être pas convenable! Tu ne lui diras rien. Est-ce que je n'avais pas un chapeau?... Tiens, je l'ai sur la tête.

JULIE, *à part.*

Est-il drôle!... Décidément c'est un artiste.

FRANTZ.

Ah! cependant, tu lui diras... (*Furetant à droite et à gauche.*)* Tiens, voilà un petit marbre de moi.

JULIE.

Ah! monsieur est sculpteur?

FRANTZ.

Je suis un tas de choses... Tu diras à ta maîtresse que je ne viendrai ni au jour de l'an, ni à sa fête. (*Regardant un vase.*) Vieux sèvres, pâte tendre... (*Apercevant le portrait de Berthe.*) Tiens, une miniature...

JULIE.

C'est le portrait de madame.

FRANTZ.

Oh! mais elle est très-jolie. Je ne l'avais pas remarquée. Comment s'appelle ta maîtresse?

JULIE.

Berthe.

* Julie, Frantz.

FRANTZ.

Berthe!... La Berthe d'autrefois filait elle-même au moins, mais celle-ci fait filer les autres... Etre mis à la porte comme ça, c'est humiliant! (*Prenant un éventail.*) Un Valin!...

JULIE, *à part.*

Est-il décousu!

FRANTZ, *examinant un autre vase.*

Ce vieux sèvres... comme c'est délicat!... (*Il le laisse tomber, le vase se brise.*)

JULIE.

Oh!

FRANTZ, *embarrassé, et s'asseyant près du piano.*

Hein? Est-ce assez délicat? (*Lui donnant les morceaux.*) Cache bien vite ces ruines... Vase caché est à moitié raccommodé! (*La lorgnant à travers l'éventail.*) Fichtre! tu es une belle femme, toi!

JULIE.

Vous trouvez?...

FRANTZ.

Oui... (*La détaillant.*) C'est très-artistement fait tout ça... Montre un peu tes pattes.

JULIE.

Mes pattes?

FRANTZ.

Allons, voyons, ces petites pattes!

JULIE, *s'approchant et lui montrant ses mains.*

Eh ben! les v'là!

FRANTZ, *lui prenant la main.*

Pas mal! pas mal!... Oh! mais, ma chère, elles ne sont pas finies!...

JULIE.

Par exemple!

FRANTZ.

Non, vrai, elles sont très-joliment ébauchées, mais il y manque des petits trous...

JULIE, *riant.*

Ah! ah! ah! est-il drôle? Mais, dites donc, je vais vous éclairer.

FRANTZ, *se levant.*

Oui, oui. (*Fausse sortie. — A part.*) C'est stupide de s'en aller comme ça. * Me voilà déshonoré aux yeux de cette dame... (*Regardant le côté par où Berthe est sortie.*) C'est qu'elle s'obstine à rester là. Si je criais: au feu!... (*A Julie.*) Crie au feu!

* Frantz, Berthe.

JULIE, *effrayée*.

Comment?...

FRANTZ.

Hein?... rien... je voulais dire...

JULIE.

Quoi?

FRANTZ.

De quel pays es-tu?

JULIE.

De la Bourgogne.

FRANTZ.

Ah! vraiment? (*A part.*) Gagnons du temps. (*Haut.*) Puisque tu es Bourguignonne, tu dois savoir des Noëls?

JULIE.

Mais non.

FRANTZ.

Alors, tu n'es pas Bourguignonne...

JULIE.

Mais pardonnez-moi.

FRANTZ.

Alors, tu dois savoir autre chose... (*A part.*) Gagnons du temps. (*Haut.*) Chante-moi autre chose, n'importe quoi; je t'embrasserai!

JULIE.

Mon Dieu! monsieur, ce serait avec plaisir... mais.... ah!.... non... si! je me rappelle une chanson, elle est bête comme tout.

FRANTZ.

Tant mieux!

JULIE, *chantant.*

Les agneaux vont aux plaines
Et les loups sont aux bos...

FRANTZ.

Qu'est-ce que c'est que ça les bos?

JULIE.

Les bois donc...

FRANTZ.

Très-bien.

JULIE.

AIR *nouveau de Couder.*

Les agneaux vont aux plaines
Et les loups sont aux bos,

Tant au bord des fontaines
Que dans les clairs ruisseaux.
Eho! eho! eho!

FRANTZ.

Mais c'est très-gentil ça. (*Regardant vers la gauche.*) Chante plus fort. (*Il note l'air sur un papier en fredonnant le second couplet avec Julie.*)

JULIE.

Mais quéqu'fois par vingtaines
Ils s'éloign'nt des troupeaux,
Et malgré leurs plaint's vaines
Les loups mang'nt les agneaux.

ENSEMBLE.

Eho! eho! eho!..

FRANTZ.

C'est charmant! après?

JULIE.

Je ne sais que ça!

FRANTZ.

Ah! que le bon Dieu te bénisse, ça ne suffit pas, ça; il me faut trois couplets... au moins... Attends! je vas te faire de la poésie bourguignonne, moi. Écoute bien, c'est moral, ça ne se vendra pas. (*Écrivant et chantant.*)

T'es mon agneau, ma reine,
Les grand's vill's c'est les bos,
Ainsi donc, Madeleine,
N' t'en vas pas du hameau.

ENSEMBLE.

Eho! eho! eho!

JULIE.

Oh! mais, c'est que c'est bien ça.

FRANTZ.

Elle est bonne, hein?.. J'étais Bourguignon sans m'en douter. (*A part.*) Allons, décidément elle ne viendra pas. Ma foi!... j'y renonce. Au diable les mijaurées. Je suis en retard. (*Donnant son chapeau à Julie.*) Tiens-moi ça et éclaire-moi.... Il faut que je fasse un peu de toilette; je vais dans le monde. Je chante ce soir une nouvelle machine chez Herz. (*Il se rajuste devant la cheminée.*)

JULIE.

Chez Herz! Tiens, madame doit y aller.

FRANTZ.

Ah bien, elle ne s'amusera pas. On ne chante Herz. C'est défendu!

JULIE.

Vous en voulez donc bien à madame?..

FRANTZ.

C'est-à-dire que je suis vexé comme...

JULIE.

Aussi, pourquoi lui dites-vous qu'elle n'a pas le sentiment musical?

FRANTZ.

Mon Dieu! c'était un service d'ami. Elle se faisait illusion, je l'ai éclairée. Il ne fallait pas m'en vouloir pour ça. Toi, tu m'éclaires et je ne t'en veux pas. Elle est diablement fière, madame... madame?...

JULIE.

Madame de Beaumont.

FRANTZ.

Une madame de... Oh! alors, ça ne m'étonne plus. (*Apercevant le portrait de M. de Nerville.*) Tiens! encore un portrait!... Est-ce que c'est M. de Beaumont, ce monsieur si bien cravaté?

JULIE.

Oh! non. M. de Beaumont est mort.

FRANTZ, *allant regarder le portrait* *.

Mironton, ton ton miron taine. Ah! il est mort M. de.... Eh bien, ce monsieur-là a l'air mort aussi.

JULIE.

Pourtant il se porte très-bien.

FRANTZ.

Oui, au fait... il doit bien se porter...

JULIE.

Pourquoi donc?

FRANTZ.

Parce qu'il a l'air bête.

JULIE.

Tiens, c'est vrai!

FRANTZ.

Il me semble l'avoir vu dans la garde nationale à cheval.

JULIE.

Il va épouser madame de Beaumont.

* Frantz, Julie.

FRANTZ, *avec un mouvement involontaire.*

Ah! il va.... Eh bien, qu'est-ce que ça me fait, après tout?... Je suis bon, moi.... C'est égal, ça m'ennuie. (*Sévèrement.*) Encore!... Est-ce que ça ne va pas finir?

JULIE.

C'est monsieur de Nerville.

FRANTZ, *revenant en scène.* *

Et c'est bien décidé. Elle va l'épouser?

JULIE.

Oui, monsieur.

FRANTZ.

Eh ben, c'est bien fait! ça lui apprendra à l'aimer. (*Il veut allumer une cigarette au flambeau que tient Julie.*)

JULIE, *se reculant.*

Ah! monsieur, vous allez fumer?

FRANTZ.

Parbleu!... puisque ta maîtresse se marie!

JULIE.

Eh bien?

FRANTZ.

Puisqu'elle en aime un autre, l'ingrate!

JULIE.

L'ingrate!... Je ne comprends pas.

FRANTZ.

Moi non plus. Donne-moi du feu.

JULIE.

Oh! monsieur, dans le salon.

FRANTZ.

Je m'en vais. (*Avec dépit.*) Monsieur de Nerville!... monsieur de Nerville!... (*Frappé d'une idée.*) Tiens... attends donc, mais c'est bien ce nom-là que j'ai entendu prononcer tout à l'heure... Oui, je reconnais ce galbe! c'est un sportman enragé. Monsieur de Nerville était, il y a une heure, au café Anglais.

JULIE.

Madame l'attend pour la conduire au concert.

FRANTZ.

Ah bien, elle l'attendra longtemps.

JULIE.

Comment?

* Julie, Frantz.

FRANT, *allumant sa cigarette.*

Figure-toi...

JULIE.

Oh ! mais vrai !... Il ne faut pas fumer ici.

FRANTZ.

Je m'en vais. Figure-toi que M. de Nerville était au milieu de cinq ou six élégants.. Il pouvait être huit heures. Ils revenaient, je crois, des courses de la porte Maillot.

JULIE.

C'est bien ça.

FRANTZ.

Ils étaient fort animés. M. de Nerville venait de gagner cent louis à...

JULIE.

A monsieur de Sareuil.

FRANTZ.

Je veux bien !.. Bref, M. de Nerville lui a offert une revanche, et sais-tu comment ? il a parié qu'il irait depuis le café Anglais jusqu'à Auteuil à cheval et à reculons.

JULIE.

Ah bien, par exemple !... Quand madame l'attend.

FRANTZ.

Il pourra être ici demain matin. (*Remontant*). Readieu !..

JULIE.

Est-ce pour tout de bon, cette fois-ci ?

FRANTZ.

Hein ?... Si c'est ?... Eh bien non, encore une fois, je ne peux pas m'en aller comme ça, sans avoir obtenu mon pardon. Sacrebleu !

JULIE.

Ah ! Dieu !... comme ça sent le tabac ici maintenant !

FRANTZ.

Tu crois ?.. Ah ! sacristi ! je suis fâché d'avoir fumé... j'ai encore gâté mes affaires. (*Il chasse la fumée avec son chapeau.*) Ça ne sent plus rien, n'est-ce pas ?

JULIE.

Mais si.

FRANTZ.

Tu ne diras pas que c'est moi, entends-tu ? Tu diras que c'est la cheminée... ou... ou bien toi pour tes dents... (*Avisant un flacon sur la cheminée*). Ah !... attends !.. (*Il arrose le salon avec le flacon.*)

SCÈNE VII.

JULIE, *qui a reçu une goutte dans l'œil.*

Aïe !

FRANTZ.

C'est de l'eau de Cologne, c'est souverain... Oh ! c'est bien décidé... il faut que je la voie, que je lui parle !... Il faut que je l'arrache de sa chambre... Allons, une dernière tentative... (*Il se met au piano et chante*).

AIR *nouveau de Couder.*

A quoi bon fuir l'amour, madame?
L'amour a des ailes de flamme,
Et vous suivra par tous chemins.
Marchez, il court; courez, il vole,
A tous fronts met une auréole
Et des bouquets à toutes mains (*bis*).

Rien encore! Ah! c'est de l'entêtement!.. Eh bien, j'en mettrai aussi... (*Chantant à tue-tête, avec un accompagnement formidable.*)

Nonnes qui reposez sous cette froide pierre,
M'entendez-vous?

SCENE VII.

LES MÊMES, BERTHE *.

(*Sur le point d'orgue, Berthe ouvre la porte de gauche et descend un sourire moqueur sur les lèvres et une bourse à la main, entre le piano et la table de gauche.*)

FRANTZ, *se relevant tout à coup.*

(*A part.*) J'ai réussi !...

BERTHE, *haut, à Frantz en lui présentant la bourse.*

Monsieur, daignerez-vous accepter?

FRANTZ, *riant.*

Cette bourse?

BERTHE.

Elle contient vingt-cinq louis, monsieur.

FRANTZ.

Vingt-cinq louis! (*A part.*) Ah ! c'est la monnaie de ma pièce !...

BERTHE.

C'est ce que j'offre ordinairement aux artistes qui veulent bien chanter dans mes salons.

FRANTZ.

Ah ! madame, vous n'êtes pas généreuse.

* Berthe, Frantz, Julie.

BERTHE.

Faites donc votre prix, monsieur.

FRANTZ.

Un pardon !

BERTHE, *froidement.*

C'est trop cher. (*Elle pose la bourse sur le piano et passe à droite.*)

FRANTZ, *à part.**

Encore !... ah ! (*Haut.*) J'accepte ces vingt-cinq louis, madame... (*écrivant sur un papier qu'il trouve sur le bureau*) pour les pauvres. Je chante ce soir à leur bénéfice.

BERTHE.

Ah !

FRANTZ.

Et voici mon reçu. (*Il le dépose sur la table.*)

BERTHE, *un peu embarrassée.*

Monsieur !...

FRANTZ.

Vous vous êtes vengée, madame. Vous avez bien fait. (*Berthe tousse.*) J'ai mérité votre colère, et aussi le reproche que cette petite toux m'adresse en ce moment; car tout à l'heure j'ai allumé, par mégarde, une... (*Vivement.*) Du reste, c'était du tabac turc, et j'étais à la *porte*. (*A part.*) Oh ! sacrebleu ! un calembour ottoman ! il ne manquait plus que cela.

JULIE, *bas, à Frantz.*

Monsieur, madame a horreur des calembours !

FRANTZ, *à part.*

Ça se trouve bien !** (*Saluant.*) Madame... (*Berthe lui fait une profonde révérence.*) (*A part.*) Quel air glacial ! J'aime mieux son portrait. (*Saluant de nouveau.*) Madame !... veuillez croire... ne croyez pas... soyez assez bonne pour... (*A part.*) Ah ! bah ! je n'en sortirai jamais. (*Haut.*) J'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Il se dirige vers la droite.*)

JULIE.

Monsieur, pas par là !

FRANTZ, *à Berthe.*

Oh ! pardon ! (*Il va à gauche.*)

JULIE.

Mais... c'est la chambre de madame.

FRANTZ.

Oh ! pardon ! (*A part.*) Ah çà, on a donc ôté la porte ?... Ah ! (*Il salue et sort vivement. Julie le suit.*)

* Frantz, Berthe, Julie.

** Frantz, Julie, Berthe.

SCÈNE VIII.

BERTHE, *puis* JULIE.

Enfin ! ce n'est pas malheureux ! A-t-on jamais vu?... (*Éclatant de rire tout à coup.*) Ah! ah! ah! il se cognait à tous les meubles!... C'est égal, il chante fort bien! une voix douce, sympathique. (*A Julie, qui rentre.*) Julie !

JULIE.

Madame?

BERTHE.

Qu'est-ce que ce monsieur avait donc de si intéressant à te dire?

JULIE, *riant.*

Il m'a dit que j'étais belle femme, mais que mes mains n'étaient pas finies... Ah! à propos, madame, vous ne savez pas?... M. de Nerville est parti il y a une heure pour Auteuil, du café Anglais, à reculons.

BERTHE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

JULIE.

C'est un pari qu'il a fait avec M. de Sareuil.

BERTHE.

Par exemple! quand je l'attends!... En vérité, M. de Nerville est d'un sans façon... il serait bien avec ce bel inconnu... car il est très-bien... mais quel mauvais ton! Il ne m'a pas dit son nom... (*Allant prendre le papier laissé par Frantz.*) Eh! mais... j'y songe... ce reçu... oh! quels hiéroglyphes!... Ah! mon Dieu!

JULIE.*

Quoi donc, madame?

BERTHE.

Jules Frantz, compositeur!

JULIE.

M. Jules Frantz, l'auteur de ces mélodies que vous aimez tant?

BERTHE.

Oui, c'est lui-même... J'ai là sa biographie... dans cette revue. Il paraît qu'il a été frappé dans ses affections les plus chères, les plus sacrées! Orphelin à dix ans, marié à vingt avec une jeune fille belle comme les anges, qu'il adorait!... il l'a perdue, Julie, dans une promenade sur l'eau, après trois jours de mariage.*

* Berthe, Julie.

JULIE.

Ah! pauvre jeune homme!

BERTHE.

Je me disais aussi : Mais je connais ces traits, cette voix... je l'aurai entendu...

JULIE.

Chez Herz, peut-être, madame. Il y chante encore ce soir.

BERTHE.

Non, ce n'est pas là... Je ne sais plus où... Enfin il ne m'est pas inconnu, bien certainement. (*Prenant la revue.*) Pauvre M. Frantz, comme il a dû souffrir!... Le voilà, cet article. (*Lisant.*) « M. Frantz, notre célèbre compositeur, s'est pris de querelle hier, au foyer des Italiens... » (*Étonnée.*) Hein?

JULIE.

Bah!

BERTHE.

« Une rencontre a eu lieu, ce matin, dans les bois de Saint-» Mandé. M. Frantz a reçu l'épée de son adversaire en pleine » poitrine. »

JULIE, *riant.*

Ah! ah! ah! elle est forte, celle-là.

BERTHE.

Quel est donc ce journal?

JULIE.

C'est celui d'aujourd'hui. Dites donc, madame, si celui de la semaine dernière, qui parlait déjà de M. Frantz, n'était pas mieux informé...

BERTHE.

Et moi qui étais déjà tout émue!

JULIE.

Ah! dame! M. Frantz n'est plus si intéressant!

BERTHE.

Intéressant! qu'est-ce que cela veut dire?... Déshabille-moi, tiens, ôte-moi ça.

JULIE.

Voilà des bras qui sont finis, j'espère! M. Frantz ne trouverait assurément rien à y ajouter. (*La porte de gauche s'ouvre tout à coup, et Frantz paraît. Berthe et Julie poussent un cri.*)

SCENE IX.

LES MÊMES, FRANTZ.

BERTHE *et* JULIE, *avec un cri.**

Ah!

* Frantz, Berthe, Julie.

FRANTZ.

Mon Dieu, madame, pardonnez-moi ; mais il est dit que je ne sortirai pas d'ici... Je ne m'en plains pas.

BERTHE.

Mais je m'en plains, moi, monsieur.

FRANTZ.

Ce n'est pas ma faute, madame; j'avais bien l'intention de fuir une maison qui m'avait, hélas! été si fatale! Mais dans mon trouble, dans ma précipitation!... une fois dans l'antichambre, je me suis trompé de porte, et je suis tombé dans une salle de bain, de là dans un petit boudoir, puis dans un grand boudoir, puis dans un petit salon, puis dans un grand salon, puis... Vous devez en avoir pour cher, madame? (*Julie éclate de rire. — Berthe, qui a fait tous ses efforts pour garder son sérieux, fait bientôt comme Julie.*)

BERTHE.

Monsieur, je vais vous donner un guide...

FRANTZ, *à part.*

Un éclaireur!... Elle y tient. (*Cherchant un prétexte.*) Mon Dieu, madame, j'ai pris tantôt la liberté de mettre à la raison quelques notes rebelles... mais j'ai oublié le mi bémol.

BERTHE.

Ah! monsieur, c'est une plaisanterie.

FRANTZ.

Pardonnez-moi, madame, tenez... (*Il touche la note.*) Et comme je passe tous les soirs...

BERTHE.

Vous avez donc l'oreille bien sensible, monsieur?

FRANTZ.

Comme le cœur, madame.

BERTHE.

Ah!

FRANTZ.

Le cœur le plus tendre... Vingt ans à la clef! (*Berthe rit.*) Ah! vous avez souri, madame, vous m'avez pardonné?

BERTHE.

Eh bien! oui, monsieur Frantz, j'ai pardonné à l'étourdi en faveur de l'artiste, et je ne vous dis pas adieu, mais au revoir...

FRANTZ, *joyeux.*

Ah! madame!

BERTHE.

Quittons-nous donc bons amis... Mais quittons-nous.

FRANTZ.

Si vite?...

BERTHE.

Mais il est dix heures.

FRANTZ.

Ah! vous avancez, madame.

BERTHE.

Monsieur!...

FRANTZ, *lui tendant sa montre.*

Voyez plutôt, madame... moi, j'ai quatre heures et demie..

BERTHE, *souriant.*

Eh! monsieur, votre montre...

FRANTZ, *gravement.*

Madame, c'est un souvenir du roi de Prusse, qui a cru me donner une tabatière...

BERTHE.

Voyons, monsieur Frantz, vous êtes artiste, un artiste de talent, je le sais, et à ce titre je veux bien vous passer quelques excentricités, mais j'espère que vous aurez le bon goût de n'en point abuser.

FRANTZ, *embarrassé.*

Certainement... Croyez bien, madame...

BERTHE.

Julie! (*Julie prend une bougie et va au fond.*)

FRANTZ, *à part.**

Eclairez, monsieur! Toute la vie, alors...

JULIE.

Ah! madame... entendez-vous la pluie? (*Elle redescend à gauche.*)

BERTHE.

La pluie?

FRANTZ, *à part.***

Bravo! (*Haut.*) Je l'ai commandée pour cette heure-ci, madame, afin d'avoir un prétexte pour rester quelques instants de plus.

BERTHE.

Mais, monsieur...

FRANTZ.

Je m'enrhume très-facilement.

* Frantz, Julie, Berthe.

** Julie, Frantz, Berthe.

BERTHE.

Et vous tremblez pour votre mi bémol ?

FRANTZ.

Oui, madame.

BERTHE.

Eh bien ! monsieur, vous le reconduirez dans ma voiture...

FRANTZ.

Oh ! madame !

BERTHE, *à part.*

S'il reste un peu, ce n'est pas ma faute. (*Haut.*) Julie, faites atteler !

JULIE.

Oui, madame.

BERTHE.

Et qu'on ne fasse pas trop attendre monsieur.

JULIE.

C'est l'affaire de cinq minutes.

FRANTZ, *bas à Julie.*

Pour atteler deux chevaux ?

JULIE.

Oui.

FRANTZ.

Eh bien ! fais-en atteler six, ça me fera un quart d'heure.

JULIE, *riant, bas à Frantz.*

On sera le plus longtemps possible. (*A part, sortant.*) Décidément monsieur de Nerville va à reculons. (*Elle sort par le fond. Justin vient d'apporter un thé sur un plateau qu'il pose sur le guéridon.*)

SCENE X.

FRANTZ, BERTHE.*

FRANTZ, *à part.*

Il s'agit de réhabiliter les arts ! Soyons régence.

BERTHE, *qui prépare le thé.*

Asseyez-vous, monsieur Frantz.

FRANTZ.

Mille grâces, madame... (*A part.*) Allons ! un peu d'audace !...** (*Il passe à la cheminée.*)

BERTHE, *assise.*

Ne chantez-vous pas ce soir chez Herz ?

* Frantz, Berthe.

** Berthe, Frantz.

FRANTZ, *debout près de la cheminée.*

Oh ! je ne le pourrais plus, madame.

BERTHE.

Comment ?

FRANTZ.

Je chanterais faux ; je penserais à vous !

BERTHE, *souriant.*

Je vous remercie, monsieur.

FRANTZ.

Oh ! je ne l'ai pas fait exprès, parole d'honneur ! (*A part.*) Je commence bien, moi !

BERTHE, *à part.*

Il a une franchise !...

FRANTZ.

Décidément, la poudre ne me va pas du tout !...

BERTHE, *à part.*

Oh ! il faut absolument que je sache... (*Haut.*) Pardon, monsieur Frantz... Vous allez me trouver bien indiscrète, mais je voudrais vous demander...

FRANTZ.

Quoi donc, madame ?

BERTHE.

Si vous êtes veuf.

FRANTZ.

Veuf ! moi ?... Avec la meilleure volonté du monde cela me serait impossible, je n'ai jamais été marié ; seulement...

BERTHE.

Seulement ?...

FRANTZ.

Rien... Pardon... un souvenir...

BERTHE.

Une larme !...

FRANTZ, *gaiement.*

Oui, madame, une larme pour Piano, dédiée à la patrie absente.

BERTHE.

Mais, que disait donc cet article ?

FRANTZ, *y jetant les yeux.*

Bon ! je sais ce que c'est. Mon Dieu ! madame, c'est le fait d'un de mes bons amis qui a juré de me rendre célèbre à tout prix, en parlant de moi une fois par semaine... Il me faisait veuf il y a huit jours, il me tue aujourd'hui, et il me ressuscitera jeudi prochain.*

* Frantz, Berthe.

BERTHE, *se levant.*

Ainsi, cette jeune fille, belle comme les anges... que vous avez perdue après trois jours de mariage, dans une promenade sur l'eau...

FRANTZ.

C'est un canard... C'est une réclame.

BERTHE, *avec un peu d'embarras.*

Vous avez eu sans doute beaucoup de peine à arriver?...

FRANTZ.

A Paris, d'abord, oui, madame, et beaucoup de peine à y vivre, dans les premiers jours surtout.

BERTHE.

Ah!

FRANTZ.

Je rirais de cela maintenant, si ça ne réveillait pas un souvenir dont j'ai rougi bien souvent!... Mais, madame, je vous ennuie...

BERTHE.

Non pas... Continuez donc, je vous en prie...

FRANTZ, *riant.*

Ce n'est pas poétique du tout, je vous en préviens...

BERTHE.

N'importe!...

FRANTZ.

Je dois vous dire d'abord, madame, que je n'avais pas mangé depuis la veille au matin, par économie; que j'avais fait quinze lieues à pied dans la journée, et que j'avais un appétit... de *la Méduse*... Après avoir vainement cherché les moyens de le tromper, voyant que les passants ne m'invitaient pas à dîner, je me décidai à me présenter chez un honnête bourgeois, mon seul espoir à Paris... C'était un gros monsieur qui avait deux filles, deux montres et deux mentons... Quand j'arrivai, madame! le couvert était mis! et ça sentait le rôti... Ah!... ce parfum enivrant me poursuivit jusque dans le cabinet du gros monsieur. Il parlait! il parlait! et je ne l'écoutais que vaguement!... Tout à coup un nom vint frapper mon oreille; ce nom, c'était celui de ma mère, qui était morte pauvre et oubliée des siens qui n'avaient jamais voulu lui pardonner un mariage d'amour... Mon homme aux deux mentons en était à ce chapitre de ma vie; il blâmait la conduite de ma mère! avec de grands yeux bêtes... il l'accusait avec une petite voix de fausset d'avoir déshonoré sa famille!... Il flétrissait sa mémoire! et je le laissais dire!... pourquoi, madame? parce que j'espérais qu'il m'inviterait à dîner: cela dura cinq minutes! à la sixième, j'étais revenu à moi, et au contraire, mon homme aux deux montres était évanoui.

BERTHE.

Comment ?

FRANTZ.

Par suite d'un énorme coup de poing que je lui avais donné sur la tête...

BERTHE, *s'oubliant.*

Vous avez bien fait. (*Elle s'arrête honteuse.*)

FRANTZ.

Ah! depuis, je me suis bien souvent reproché de ne pas l'avoir assommé tout de suite. Je vous demande grâce, madame, pour mes sottes histoires...

BERTHE.

Sottes? mais pas du tout... Une vie de souffrances, de luttes courageuses.. Mais je ne sache rien de plus intéressant au monde. (*Elle retourne au guéridon.*)

FRANTZ*.

Que vous êtes bonne! (*Contemplant Berthe qui prépare une tasse de thé.—A part.*) Quelle adorable créature!... Que de charmes dans tous ses mouvements!...

BERTHE, *lui tendant une assiette.*

Voulez-vous un sandwich?

FRANTZ.

Vous me gâtez, vraiment...

BERTHE, *s'asseyant.*

Ah! tenez, de la brioche?...

FRANTZ, *refusant.*

Mille grâces!... (*Souriant.*) Maintenant je dîne tous les jours.

BERTHE, *souriant, à part.*

Pauvre garçon!...

FRANTZ, *à part.*

Quelle aisance charmante!... comme elle semble assurée du respect qu'elle inspire!... Je n'oserai jamais lui dire que je la trouve belle, comme cela, tout de suite! c'est si ridicule.

BERTHE, *offrant.*

Une tasse de thé, monsieur Frantz.

FRANTZ, *s'asseyant, préoccupé et remerciant seulement par un salut.—A part.*

Et pourtant!... si je ne profite pas de cette occasion, elle ne se représentera peut-être jamais!... Oh! ne plus la revoir!... c'est impossible!...

BERTHE, *qui commence à être un peu embarrassée.*

La pluie... a un peu cessé, je crois?..

FRANTZ, *distrait.*

Oui, elle redouble!...

* Frantz, Berthe.

BERTHE, *souriant.*

Monsieur Frantz, est-ce que vous composez?...

FRANTZ.

Oui... oui, madame, je cherche une rentrée...

BERTHE.

En mi bémol?

FRANTZ.

A peu près... (*A part.*) Ah! ma foi!... chaque homme tient, dit-on, son bonheur dans ses mains une fois en sa vie, et...

BERTHE.

Voyons, monsieur, vous n'avez plus le droit d'être triste et rêveur, car les mauvais jours sont passés.

FRANTZ.

Qui sait?... (*A part.*) Allons, je n'ai pas le choix des moyens.

BERTHE.

Qui sait?... Mais vous êtes heureux maintenant.

FRANTZ.

Oui, madame, mais moins cependant que beaucoup d'autres... moins heureux, par exemple, que ce monsieur qui est là haut. (*Il désigne le portrait de monsieur de Nerville.*)

BERTHE, *après un petit mouvement, froidement.*

Monsieur Frantz, désirez-vous encore un peu de thé?

FRANTZ.

Volontiers, madame!... (*A part.*) La grande dame reparaît, rassurons-la... (*Haut.*) Oui, il est bien heureux, car il a sans doute des amis...

BERTHE.

Ne vous êtes-vous pas encore lié d'amitié?...

FRANTZ.

Non, madame... Je vous le jure.

BERTHE.

Voulez-vous la mienne?...

FRANTZ, *avec feu.*

Votre amitié seulement...

BERTHE, *sévère.*

Monsieur!...

FRANTZ, *vivement.*

Un peu de crème, je vous prie!

BERTHE.

Sans ressources, sans amis... Seul au monde!... Comment avez-vous fait pour acquérir le talent que...

FRANTZ.

Mon Dieu, madame!... j'ai appris à chanter en écoutant les oiseaux! j'ai appris l'harmonie en entendant souffler le vent, et la statuaire en admirant des mains comme les vôtres... Enfin, je suis devenu artiste comme on devient amoureux... chez nous.

BERTHE.

Et comment devient-on amoureux... chez vous?...

FRANTZ, *la regardant.*

Comme vous voyez...

BERTHE.

Monsieur Frantz!...

FRANTZ, *tout à coup.*

Dieu!... que ce front est pur et que ces yeux sont doux!...

BERTHE, *se levant.*

Monsieur!... je vais sonner Julie...

FRANTZ, *se levant.**

Pourquoi cela, madame... pour un pauvre petit compliment... Mais mon Dieu!... tous les jours on en dit autant aux vierges de Raphaël, et elles ne sonnent pas Julie pour cela. (*Berthe rit.*)

BERTHE.

Voyons, monsieur Frantz... je vous en prie... tâchez de parler comme tout le monde...

FRANTZ.

Mais c'est ce que je fais... Est-ce que tout le monde ne vous dit pas que vous êtes adorable?... (*Berthe étend la main vers la sonnette.*)

FRANTZ.

Madame... de grâce!...

BERTHE.

Soit: mais prenez garde.

FRANTZ.

Parler comme tout le monde... c'est très-embarrassant cela... Désirez-vous que nous parlions politique?

BERTHE.

Oh! non... Monsieur le marquis, mon oncle, ne fait que cela.

FRANTZ.

Si nous parlions du dernier sermon de l'abbé...

BERTHE.

Merci!... ma tante la chanoinesse a dû me l'apprendre par cœur.

FRANTZ.

Nous parlerons, si vous le désirez, de l'art héraldique.

BERTHE.

Oh! je vous rends grâce! Il me faut faire tous les jeudis un cours de blason à monsieur le Vicomte, mon frère, et cela me suffit.

FRANTZ.

Parlons alors chiens, chevaux, bulldogs, coqs de combat et pigeons pattus.

BERTHE.

Grâce! grâce! Monsieur de Nerville... (*Elle s'arrête honteuse.*)

* Frantz, Berthe.

FRANTZ.

Monsieur de Nerville ne vous parle jamais d'autre chose?... J'en étais sûr... Eh bien, il doit être bien amusant!...

BERTHE, *un peu fâchée.*

Je vous en prie!...

FRANTZ.

N'est-ce pas, madame, que monsieur de Nerville vous ennuie?

BERTHE.

Monsieur!...

FRANTZ.

Oh! vous pouvez bien l'avouer devant moi... Il m'ennuie aussi, et je ne le connais pas...

BERTHE.

Encore une fois...

FRANTZ.

Oh! pardon! cent mille fois pardon! mais il faut que je parle!... Quand je pense que vous, si bonne, si jolie! si artiste enfin!... vous allez épouser cet homme-cheval!...

BERTHE, *très-piquée.*

Ah! monsieur...

FRANTZ, *s'excusant.*

Pardon! je voulais dire ce centaure... (*Berthe sourit à part.*)

FRANTZ, *s'animant.*

Vous! sa femme!... non, non, c'est impossible!

BERTHE.

Ah! vous êtes fou, monsieur.

FRANTZ.

Mais, madame, vous ne savez donc pas qu'avec monsieur de Nerville vous aurez le spleen trois jours sur deux... Monsieur de Nerville n'est pas un Français, c'est un Anglais. S'il vous dit qu'il vous aime, ce sera en anglais... Il vous fera manger de la gibelotte-soup et de la bread-sauce. Il vous inondera de keepsakes, de Landscaps et de Quarterly reviews... Il passera sa vie dans son écurie-modèle, au milieu de ses levriers et de ses danois... Il emploiera toutes ses journées à purger ses jokeys et à les emmaillotter dans des couvertures de laine pour faire diminuer leur excédant de poids d'une dizaine de livres... Il vous sacrifiera à la première ponette ou au premier coureur venu, capable de sauter six pieds, et il se brûlera la cervelle le jour où Margarita se sera laissé dépasser d'une demi-longueur.

BERTHE, *souriant.*

En vérité, monsieur, vous êtes fort amusant, et je rirais volontiers...

FRANTZ.

Vous ririez, madame? Eh bien, moi, je ne sais ce que j'éprouve auprès de vous, j'ai le cœur serré comme par un souvenir.

BERTHE, *très-froidement.*

Monsieur Frantz, chantez-moi donc une de ces romances que vous chantez si bien.

FRANTZ.

Soit, madame, je vais chanter. (*A part.*) Ça revient au même. (*Chantant.*)

AIR *nouveau de Couder.*

Berthe, croyez-moi, si Dieu vous donna
La si douce voix que vous avez là!
C'est pour murmurer un mot qui console,
Une caressante et bonne parole
A qui souffrira.

BERTHE, *émue.*

Monsieur, c'est très-mal ce que vous avez fait là.

FRANTZ.

Vous m'avez ordonné de chanter.

BERTHE.

Eh bien, maintenant, je vous le défends. Ces paroles sont sottes, ridicules... cet air est pitoyable.

FRANTZ, *timide.*

Il est de moi...

BERTHE.

Partez! je vous en prie.

FRANTZ.

Madame... pardon! je vous ai offensée... je m'en repens... mais je vous aime!

BERTHE, *sévèrement.*

Monsieur Frantz!...

FRANTZ.

Ah! ça... je ne m'en repons pas, par exemple!

BERTHE.

Assez, monsieur...

FRANTZ.

Voulez-vous que je chante?

BERTHE, *vivement.*

Non...

FRANTZ.

Le second couplet...

BERTHE, *émue.*

Non...

FRANTZ.

S'il vous déplaît, je ne chanterai pas le troisième... (*Chantant.*)

FRANTZ, *avec amour.*

MÊME AIR.

Berthe, croyez-moi, si Dieu vous donna
Le bon petit cœur que vous avez là...

C'est pour le garder avec patience,
Et puis, pour aimer avec confiance,
Qui vous aimera!

Berthe émue s'éloigne un peu.

FRANTZ.

Berthe!

BERTHE.

Monsieur, ne m'appelez pas ainsi, plus jamais, entendez-vous! Je ne m'appartiens pas... J'ai promis...

FRANTZ.

Ne tenez pas.

BERTHE.

Monsieur Frantz?.. Oubliez cette soirée... oubliez-moi!

FRANTZ.

Vous oublier! Oh! je ne le puis plus!... Car maintenant que je vous regarde, que je vous écoute avec plus d'attention, je m'explique ce que j'éprouvais tout à l'heure; vous me rendez la charmante vision que j'eus il y a bien longtemps... C'est sa taille, sa voix, c'est elle... Et pourtant c'est vous.

BERTHE, *émue malgré elle.*

Et où donc cette vision vous est-elle apparue, monsieur?

FRANTZ.

Dans la montagne...

BERTHE.

Dans la montagne?

FRANTZ.

Ah! au fait, je ne vous ai pas dit... En effet, j'ai commencé tantôt mon histoire par la fin... Madame, je suis Breton, et d'un pauvre pays... la Cornouaille.

BERTHE, *à part.*

O mon Dieu!

FRANTZ.

Un soir, je chantais en regardant les nuages, selon mon habitude, et ma chanson conduisit vers moi une jeune femme vêtue comme une riche mariée du village de Batz. Elle s'était égarée et elle venait me demander l'hospitalité pour une nuit; je lui cédai ma cabane, et veillai devant la porte, car je ne voulais plus rencontrer le regard d'aucune femme.

BERTHE.

Pourquoi?

FRANTZ.

Parce que j'avais aimé une fois, et que ma fiancée était partie un beau jour, bras dessus, bras dessous, avec un gentilhomme quelconque, qui en avait fait une fille perdue d'abord, et une danseuse ensuite. En Bretagne elle se nommait Marie, à l'Académie de musique elle se nomme Angeline...

BERTHE, *de plus en plus émue.*

Et cette femme qui avait passé la nuit sous votre toit ?

FRANTZ.

Eh bien, elle est partie aussi.... mais j'ai quelque chose d'elle... quelque chose qu'elle a perdu dans son sommeil, sur mon lit de mousse.

BERTHE.

Quoi donc ?

FRANTZ.

Ce bijou... (*il le lui donne*) cette petite boucle d'oreille.

BERTHE, *à part.*

C'était bien lui !

FRANTZ, *gaiement.*

Elle ne m'a jamais quitté, et pourtant je suis venu de la Bretagne ici, à pied, en mendiant... Vous savez le reste, madame; en cinq ans j'ai appris tout ce que j'ignorais avec l'entêtement d'un Breton, et je suis devenu un compositeur très-demandé, madame; je gagne vingt mille francs par an, et mon éditeur demeure rue Vivienne... et par parenthèse (*riant*) la rue Vivienne n'a jamais voulu éditer la romance du Pâtre de la Cornouaille... (*Chantant.*)

AIR *du commencement de la pièce.*

Chante, rossignol, chante,
Si tu as le cœur gai,
Le mien n'est pas de même,
Il est bien affligé...

Vous voyez, madame, que comme poésie, c'est pourtant d'une jolie force! (*Essuyant une larme et s'efforçant de rire.*) Pardon ! je pleure, c'est assez bête, n'est-ce pas ? (*Voyant Berthe qui elle aussi a des larmes dans les yeux.*) Mais vous-même, madame, qu'avez-vous?

BERTHE.

Moi? rien, rien. (*Avec effort.*) Adieu, monsieur Frantz!

FRANTZ.

Madame !...

BERTHE, *très-émue.*

Adieu ! (*Elle va rentrer chez elle. Julie accourt.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JULIE.

JULIE, *deux lettres à la main.*

Ah ! mon Dieu, madame, Boby, le groom de monsieur de Nerville, m'avait remis une lettre pour vous. J'attendais, pour vous la donner, que vous fussiez seule; mais il revient tout effaré, il dit qu'il s'est trompé, que la lettre n'est pas pour madame; faut-il la lui rendre? (*Elle la lui donne.*)

BERTHE, *jetant les yeux sur la suscription.*

Ah!

FRANTZ.

Qu'y a-t-il, madame? (*Lisant l'adresse.*) « A mademoiselle Angeline, artiste de l'Académie... » (*Surpris.*) Bah! Angeline!... c'est elle qui est cause de... Ah! ma foi! elle me devait bien ça

JULIE, *à part, avec joie.*

Ça va bien! (*Haut.*) Madame.... voici celle qui est pour vous. Boby dit que dans cette lettre, monsieur de Nerville prétexte une chute de cheval, et que ce n'est pas vrai du tout... C'est seulement parce qu'il soupe ce soir chez mademoiselle Angeline.

BERTHE.

C'est bien!.... (*Donnant la lettre à Julie.*) Pour mademoiselle Angeline. (*Elle jette l'autre au feu.*) Je suis libre!

JULIE, *à part.**

Monsieur de Nerville a perdu la partie. (*Bas à Frantz.*) J'avais gagné Boby!

FRANTZ.

Merci! (*Julie sort en courant.*)

SCENE XII.

FRANTZ, BERTHE.

FRANTZ, *avec joie.*

Madame, tout est rompu avec M. de Nerville, n'est-ce pas?

BERTHE.

Je crois que oui.

FRANTZ.

Eh bien maintenant...

BERTHE, *très-émue.*

Maintenant, nous pouvons achever la chanson du pâtre de la Cornouaille...

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier...

FRANTZ, *étonné.*

Comment! vous savez? De grâce, un mot!... Ma vision, ma riche mariée du village de Batz?

BERTHE, *lui donnant son autre boucle, qu'elle a prise dans la coupe sur la cheminée.*

Voici son autre boucle d'oreille...

FRANTZ, *avec joie.***

Vous! vous! Ah! madame... Berthe! chère Berthe! (*Il couvre de baisers la main de Berthe. On entend la voix de Julie.*)

BERTHE.

Monsieur! monsieur, voici Julie! (*Berthe s'élance au piano et exécute une polka brillante. Frantz bat la mesure avec le premier éventail venu, et Julie paraît.*)

* Frantz, Julie, Berthe.

** Frantz, Berthe.